

# Correspondances

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **26 (1897)**

Heft 9

PDF erstellt am: **17.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

dans un ballon de verre à long col recourbé et fit bouillir pour détruire les germes ; puis il laissa refroidir et il plaça le ballon de manière à ce que l'orifice du long col recourbé fût tourné en bas, à une certaine distance du sol, et l'air put pénétrer dans le ballon. Toutefois, comme les germes, tout petits qu'ils soient, ne peuvent être dépourvus de pesanteur, et que l'air étant calme, ne les soulevait pas pour les entraîner avec lui lorsqu'il entrait dans le ballon, ils n'y purent pénétrer et le bouillon se conserva sans le moindre trouble.

L'air n'est donc pas l'agent des fermentations. Il y faut la présence des microbes.

S'il faut préserver du contact de l'air les substances fermentescibles, lorsqu'on veut les conserver intactes, c'est que l'air en s'y introduisant y fait pénétrer des germes de microbes, qui arrivent à s'y développer et à pulluler.

Mais on a reconnu que l'ébullition (la chaleur d'un liquide portée à 100 degrés) détruit les microbes. Aussi une ménagère prudente a soin de faire bouillir le lait qu'elle veut conserver intact. Elle détruit ainsi tous les microbes qu'il contient.

Cependant leurs spores ou germes, étant chargés de la reproduction de l'espèce, sont doués d'une plus grande résistance vitale. L'ébullition ne les détruit pas tous et ils ne tardent pas à se développer en de nouveaux microbes. Il faudra s'en préserver en répétant l'ébullition — la mère de famille n'y manque pas pour le bouillon du pot-au-feu qui doit se conserver plusieurs jours.

Elle prend surtout ce soin en été, parce que la chaleur est favorable au développement des microbes.

Mais on a des appareils pouvant porter le lait à une température supérieure à celle de l'ébullition, et détruisant alors même les spores ou germes. (Et cependant sans que cette température élevée produise une évaporation qui rendrait le lait plus lourd pour la digestion).

Le lait est dit alors stérilisé. Il importe cependant de ne pas l'exposer ensuite à de nouvelles invasions microbiennes, en tenant soigneusement fermés les vases où on le conserve.

C'est surtout pour les enfants élevés au biberon que le lait stérilisé est précieux. Il n'introduit avec lui dans leur estomac aucun de ces microbes perturbateurs qui leur seraient d'autant plus funestes que l'organisme est plus délicat.

(A suivre).

M<sup>me</sup> BODIN.

---

## CORRESPONDANCES

---

*Des bords du Tatrel, le 25 juillet 1897.*

A la Rédaction du *Bulletin Pédagogique*, à Fribourg.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Permettez-moi de vous dire, entre autres choses, que j'ai eu une grande démangeaison de demander la parole dans la réunion de

Châtel, mais j'ai craint de ne savoir m'en tirer d'une manière convenable ou de faire prendre le feu aux poudres, ce qui eût animé la discussion plus que n'a failli y réussir M. le chanoine Tschop.

Dans ce *Bulletin* qui est ou doit être — a-t-on dit — la *tribune* des instituteurs, il est plus aisé de discuter avec calme, sans faire, autant que dans une séance publique, monter le sang à la tête, ou la moutarde au nez, des gens nerveux qui supportent malaisément les contradictions.

Je monte donc à *notre tribune* pour communiquer à vos lecteurs quelques réflexions que m'a suggérées le rapport de M. E. Cardinaux et que d'aucuns trouveront peut-être paradoxales. Veillent les malins, qui lisent entre les lignes, ne pas y voir plus de malices que je n'y en mets.

Aussi, sans brûler le moindre nouveau grain d'encens sous le nez du rapporteur, qui n'y tient, je crois, pas le moins du monde, j'aborde sans autres ambages le sujet qui me pèse au cœur, c'est-à-dire la question de l'orthographe dans nos écoles.

Depuis longtemps j'ai remarqué que l'orthographe faiblit parmi mes élèves, et je n'avais guère songé à trouver à ce fâcheux état de choses une autre cause qu'un progrès en étourderie, jusqu'au moment où le rapport de M. E. Cardinaux et des plaintes venues d'ailleurs m'ont appris que le mal que je déplorais chez moi avait un caractère épidémique, ou plutôt une cause générale.

Oui, l'orthographe va s'affaiblissant, c'est certain, mais nullement étonnant quand on réfléchit bien : car c'était prévu dès que de divers côtés, oralement et par écrit, on a commencé à reprocher aux instituteurs de donner une trop grande importance à cet enseignement.

Que n'a-t-on pas dit, en effet, à ce propos ? N'est-on pas allé jusqu'à ridiculiser ceux qui avaient à honneur de posséder des élèves connaissant bien leur orthographe ? N'a-t-on pas osé avancer que cette branche ne développait pas l'intelligence, n'apprenait pas à juger, à raisonner ? Peu s'en est fallu qu'on ne soit arrivé à délivrer des certificats d'imbécilité à ceux qui étaient capables d'écrire sans faute. Un inspecteur a même été critiqué, jadis heureusement par quelqu'un que cela ne regardait pas — parce qu'il continuait à faire des dictées dans les visites d'écoles.

Oui, on a tellement bien su dénigrer l'orthographe que nos inspecteurs scolaires, bon gré mal gré, ont fini par n'en plus faire un objet spécial d'examen, et nos élèves par ne plus regarder comme importante une branche sur laquelle ils n'étaient plus examinés, pensaient-ils.

Et aujourd'hui l'on vient se plaindre de l'affaiblissement de l'orthographe ! On a raison ; mais à qui la faute ? A ceux qui l'on ravalée jusqu'à en faire un objet de luxe, une science peu nécessaire à connaître, déclarant qu'il suffisait que l'enfant sût bien s'exprimer pour savoir bien écrire, comme si l'on pouvait parler correctement, en faisant convenablement les liaisons, sans connaître l'orthographe ; à ceux qui ont condamné la copie et l'étude des vocabulaires, les dictées de mots détachés et les exercices de grammaire, consistant essentiellement à apprendre à écrire *la queue* des mots, autant d'exercices taxés de travail inutile par les hommes de progrès.

Et maintenant quel est le remède à apporter au mal dont souffrent nos écoles ? La réponse se trouve à la page 21 du rapport et nous aurions aimé la voir figurer au nombre des conclusions, où elle avait sa place marquée, soit dit en passant. Le rapporteur, bon praticien

et homme perspicace, a su mettre le doigt sur la plaie et nous dit : « Il faut, sans tarder, accorder aux exercices de grammaire une partie du temps qu'on lui consacrait jadis, travailler davantage à l'analyse grammaticale qui a été négligée depuis longtemps et redonner à la dictée son importance ? Impossible de mieux dire ; à nous de faire, si c'est possible. Pourquoi non, dira-t-on ? Hé ! ne savez-vous pas que cela ne se fait plus en Allemagne ? Et, comme déjà du temps de Voltaire,

« C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière »,

il est de bon ton chez nous, depuis quelques années, de dénigrer les moyens par lesquels nous nous sommes formés autrefois à l'orthographe et de régler et d'usage, moyens auxquels, bon gré mal gré, selon notre humble manière de voir, on sera obligé de revenir. On a déjà commencé, au reste, reconnaissant qu'on avait, trop à la légère, traité d'inutiles et de routiniers les procédés employés jadis par des gens qui n'étaient pas plus sots et pas moins expérimentés que nous.

Était-il sage, en effet — j'ignore si on l'a fait dans tout le canton — d'interdire de faire par écrit la plupart des exercices de grammaire et l'analyse grammaticale, sous prétexte que ce n'était que de la routine et des bouche-trous ? Les effets produits ont plutôt prouvé le contraire.

Aussi, parodiant Molière qui a mis dans la bouche d'un de ses acteurs ces mots : « Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère », suis-je tenté de dire, au risque d'être taxé d'arriéré : « Routine si l'on veut, cette routine m'est chère », car, au moins, en faisant et refaisant par écrit tous les exercices de grammaire, nos élèves apprenaient, avec l'orthographe de règles, l'orthographe d'usage d'une foule de mots ; puis, lorsqu'on ne se bornait pas à l'analyse grammaticale orale, elle n'était pas négligée. En faisait-on trop ? c'est possible ; mais nous sommes tombés de *Charybde en Scylla*. Et pourquoi ? Uniquement parce que les exercices oraux réclament la présence du maître, surtout dans les cours moyen et supérieur, et que, ainsi que l'a répété l'autre jour un inspecteur scolaire, l'instituteur doit travailler pour toutes les branches avec les élèves du cours inférieur. Or, comment voulez-vous que ce pauvre régent se trouve partout à la fois ?

Les théoriciens pédagogiques de nos jours semblent totalement oublier que nous ne sommes pas des professeurs de collège, répétant chaque année, à même jour et même heure, les mêmes leçons à des élèves de même portée, et quelquefois, paraît-il, en termes et avec des gestes si identiques que, dans certaine classe, les auditeurs savaient d'avance que tel jour, en prononçant telle phrase et en faisant tel mouvement, M. le professeur X, lancerait sa montre dans la salle. Aussi pensé-je que beaucoup de professeurs feraient d'aussi tristes instituteurs que moi.

Oui, nous avons à diriger en même temps trois cours, renfermant des élèves de portée bien différente, et nous devons répéter les mêmes leçons non pas une fois chaque année, mais souvent tous les jours et même plusieurs fois par jour. Avec cela, est-ce étonnant que par-ci par-là des instituteurs primaires voient s'ouvrir devant eux les portes de Marsens qui ne sont pas toujours fermées aux professeurs ?

Nous comprenons plus que jamais ce pauvre régent disant à ses élèves : « Si un jour je deviens pensionnaire de Marsens, je sais déjà à qui je le devrai. » Car l'aurons-nous davantage, le moyen d'être partout à la fois, lorsqu'aura paru le 3<sup>e</sup> degré du livre de lecture et que conséquemment, les élèves des cours moyen et supérieur ne pourront plus avoir aucune leçon commune de langue, ni d'histoire et de géographie ? Mettons en pratique avec cela la 9<sup>e</sup> conclusion du rapport recommandant de grouper deux cours et, *si c'est possible*, toute la classe pour une même leçon !

C'est pourquoi il n'eût pas été inutile d'y ajouter une 39<sup>e</sup> conclusion, ou mieux de s'en tenir à une conclusion unique, ainsi formulée : « A l'avenir, pour simplifier l'enseignement et progresser surtout en orthographe, nos écoles devront avoir autant de maîtres que de cours. »

L'autre jour M. le chanoine-doyen disait que les gros hommes y vont carrément. Vous trouvez peut-être, Monsieur le Rédacteur, qu'il y en a de petits qui en font autant. Heureusement ou malheureusement — comment faut-il dire ? — j'ai la consolation des damnés de n'être pas seul de mon avis, car, plus nombreux qu'on ne le suppose sont ceux qui doutent que l'orthographe française puisse s'apprendre par le livre unique aussi bien que l'orthographe allemande ne renfermant presque pas de lettres nulles dans la prononciation. On se demande aussi si les écoles, où ce livre a eu plein succès, dans d'autres pays, sont organisées comme les nôtres et dirigées par un seul maître.

Si plus d'un instituteur a échoué dans l'emploi du livre unique jusqu'à ce jour, de manière à se créer des doutes sérieux sur l'efficacité de la nouvelle méthode, c'est peut-être manque de savoir-faire, de connaissances suffisantes des procédés à employer.

Supposant que ceux-ci ne sont pas hors de la portée de l'instituteur, même le moins doué, et qu'il n'y a pas lieu d'appliquer ici le : « *Nolite mittere margaritas ante porcos* », nous espérons que bientôt, grâce aux leçons d'application qui seront données comme modèles au corps enseignant, nos yeux seront dessillés, nos préjugés et illusions auront disparu et que nos oiseuses et sempiternelles récriminations et jérémiades seront devenues un hors d'œuvre qui fera hausser les épaules de pitié à ceux qui y songeront encore

Voilà ce que j'aurais voulu dire dans notre assemblée du 15 juillet dernier. J'ai probablement été sagement inspiré de savoir me taire, ne serait-ce que parce que le dîner, *qui nous attendait ce jour-là*, se fut refroidi, et vous n'ignorez pas plus que l'auteur du *Lutrin vivant*

« Que dîner réchauffé ne valut jamais rien ».

Je termine en faisant des vœux pour que ma lettre, même si vous ne lui accordez, Monsieur le Rédacteur, que les honneurs du panier, ne vous cause pas de mauvais rêves, et en vous priant d'agréer mes bien respectueux hommages.

VOUÇAVÉKY.

REMARQUE. — La rédaction du *Bulletin* a pour règle d'ouvrir ses colonnes à toutes les opinions, même à celles qu'il combat.

Comme réponse à ce plaidoyer spirituel en faveur de l'ancienne méthode, nous nous contenterons d'en appeler aux résultats des

examens scolaires de fin d'année. Dans toutes les écoles où la nouvelle méthode est appliquée avec *intelligence* et *fermeté*, les résultats au point de vue de l'orthographe sont bien meilleurs que dans les écoles où l'on continue à faire apprendre la grammaire par cœur et où l'on fait faire des exercices mécaniques par écrit dans le but de permettre au maître de s'occuper des autres cours, c'est-à-dire dans le but de tuer le temps. Que l'on apprenne bien à orthographier tous les textes du livre de lecture, avec l'explication pratique des règles appliquées et les écoliers sauront suffisamment l'orthographe. (Réd.)

## EXAMEN DES SOURDS-MUETS A GRUYÈRE

L'examen de clôture de l'année scolaire de l'Institut des sourds-muets à Gruyère a eu lieu le lundi 9 août, sous les yeux d'une assistance nombreuse, où l'on remarquait des représentants du clergé et du corps enseignant, ainsi que beaucoup de parents, d'amis et d'invités. Les épreuves étaient dirigées par M. l'Inspecteur de la Gruyère. Les journaux politiques ont, du reste, déjà donné différents comptes rendus de cette solennité scolaire, et tous se sont plu à reconnaître les heureux succès réalisés jusqu'à ce jour dans cette belle maison d'éducation de Gruyère. Les lignes que nous allons tracer, rapidement, sont tout particulièrement destinées aux lecteurs du *Bulletin pédagogique*, c'est à-dire aux éducateurs de la jeunesse.

Et d'abord, disons-le franchement, il nous est absolument impossible de rendre ici les agréables impressions que nous avons remportées de cette belle fête scolaire. Nous voyons encore devant nous ces jeunes physionomies gaies, souriantes et sympathiques. Nous les voyons encore ces regards éveillés et confiants. Et puis, quelle attention vive et soutenue! et tout cela pendant quatre heures consécutives, sans désemparer, pas même dix minutes que, soit dit en passant, on aurait dû accorder au milieu de la séance. Il nous semble encore entendre ces lectures, ces comptes-rendus, ces réponses de grammaire, fort bien comprises et très bien rendues. Impossible d'oublier tous ces calculs si bien raisonnés, cette histoire généralement bien apprise, cette géographie bien donnée et cette instruction civique bien interprétée. Et, chers lecteurs, si peut-être, vous doutez de la sincérité de mes impressions, demandez à voir les travaux écrits de l'examen, ou bien les cahiers des élèves, ou bien aussi les ouvrages manuels des deux sexes, et, comme nous, vous serez émerveillés et vous reconnaîtrez la justesse de notre appréciation. Tout naturellement vous vous direz : Mais, voyons, est-ce possible que des enfants, sourds et muets tout à la foi, puissent produire des travaux, exécutés d'une façon aussi parfaite! Et pourtant c'est l'exacte et pure vérité. Voilà ce que peut la charité, unie au vrai talent. Voilà le résultat et la récompense de l'admirable dévouement des bonnes Sœurs qui se sont entièrement consacrées à cette œuvre sublime et grandiose entre toutes. C'est d'ailleurs ce qu'a fort bien fait ressortir, dans un magnifique discours, M. le Chanoine Esseiva. Malheureusement, la place nous manque pour reproduire ici ces belles et nobles paroles. Nous voudrions pouvoir